

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA MADELEINE DE PARIS

LE 9 MARS 1890

*Lætatus sum in his quæ
dicta sunt mihi : in domum
Domini ibimus. Stantes erant
pedes nostri in atriis tuis
Jerusalem.*

« Je me suis réjoui parce
qu'il m'a été dit : Nous irons
dans la maison du Seigneur.
Il me semblait que déjà nos
pieds s'arrêtaient dans tes
parvis, ô Jérusalem ! »

(Psaume cxxi, 1 et 2.)

MES FRÈRES,

Lorsque le vendredi 14 juillet de l'an 1099,
vers trois heures de l'après-midi, Godefroy de
Bouillon, à la tête des croisés, entra dans Jérusalem
reprise sur les Sarrasins, le premier mou-

vement de son cœur fut de se tourner vers la voie douloureuse qu'avait suivie le Sauveur du monde. On vit alors le pieux guerrier et avec lui ses nobles compagnons déposer leurs armes et, pieds nus, la tête découverte, tenant en mains des cierges allumés, symbole de leur foi, gravir les flancs de la colline où s'était accomplie la rédemption du genre humain. A chaque station, dit l'historien de cette grande scène, ils s'arrêtaient, baisant avec dévotion et arrosant de leurs larmes ces lieux sanctifiés par les pas de l'adorable Victime : *pavimenta imbre lacrymarum inundabant*. Le cœur de ces hommes vaillants se brisait d'émotion à la pensée que, dix siècles auparavant, le Fils de Dieu avait parcouru ce chemin de la souffrance, chargé du pesant fardeau de la Croix. Pénétrés d'une vive contrition de leurs fautes, ils entrecoupaient de sanglots les hymnes et les cantiques sacrés : *cum hymnis et canticis psallentes, compunctionis lacrymas emittebant*. Puis, arrivés près du Saint-Sépulcre, on les vit se prosterner la face contre terre, et toute l'armée avec eux. C'était la France entière qui, en ce jour mémorable, faisait le chemin de la Croix,

accomplissant ainsi dans l'élite de ses fils le pèlerinage des Lieux Saints (1).

Huit siècles se sont écoulés depuis cette journée, l'une des plus grandes dans l'histoire du monde chrétien, et vous savez quelle en a été la suite pour Jérusalem et la Terre-Sainte : cent années de lutte autour d'un royaume latin, sorti de l'héroïsme des croisades, et qui, après des prodiges de vaillance venant racheter tant de fautes, allait succomber sous les murs de Tibériade, pour ne plus se relever ; les sectateurs de Mahomet, désormais en possession de ces lieux illustrés par la bravoure des Godefroy de Bouillon, des Tancrède, des Richard Cœur-de-lion, des saint Louis ; la voix des Papes devenue impuissante à rallier les nations catholiques contre l'ennemi commun, au milieu des discordes et des rivalités de l'Occident chrétien ; quelques rares pèlerins, osant braver le fanatisme des musulmans, pour aller, de temps à autre, reprendre le chemin de Jérusalem, à tel point que, jusqu'à ces

(1) *Gesta Francorum Hierusalem expugnantium*. Tome III des historiens occidentaux des croisades, p. 515, 869. Guillaume de Tyr, livre VIII, ch. I.

dernières années, on pouvait répéter avec le prophète : « Les voies de Sion pleurent parce que l'on déserte ses solennités » : « *Vixit Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem* (1). »

Mais voici que, il y a huit ans, le 11 mai 1882, la Ville Sainte assistait à un spectacle tel qu'il ne s'en était peut-être plus vu depuis les jours de Guy de Lusignan et des glorieux vaincus de Tibériade. Mille catholiques français entraient à Jérusalem, sous la conduite des religieux de l'Assomption que nous sommes accoutumés à voir prendre parmi nous des initiatives fécondes et hardies : et, pourquoi ne l'ajouterais-je pas ? grâce à l'esprit organisateur d'un généreux chrétien, dont je ne ferai pas l'éloge, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de réserver aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres (2).

Oh ! ne cherchez dans ces modernes croisés rien de ce qui rappelle l'ardeur belliqueuse des guerriers d'autrefois ; ou, du moins, s'ils viennent à leur tour de jeter aux rivages de la Méditerranée

(1) Lamentations de Jérémie, I, 4.

(2) M, Tardif de Moidrey.

née le vieux cri des croisades : Dieu le veut ! la seule conquête à laquelle ils aspirent, c'est une conquête spirituelle, la conquête des Lieux Saints par la prière, par la pénitence et par la charité. La Croix et le Rosaire, voilà les seules armes qui brillent dans leurs mains et sur leurs poitrines. Mais ces armes-là, elles aussi, sont des armes puissantes dans les mains d'hommes de foi ; à elles les secours d'en haut et les victoires inespérées.

Voilà pourquoi, à la veille de la neuvième de ces croisades toutes pacifiques, qui se renouvellent d'année en année, avec un enthousiasme toujours croissant, je viens vous demander d'y prendre part, sinon personnellement, du moins en vous y faisant représenter par des pèlerins auxquels votre générosité permettra d'y tenir votre place. Et pour vous déterminer efficacement à cet acte de piété si touchant par sa nature même, il me suffira de vous montrer que l'œuvre des pèlerinages populaires de pénitence à Jérusalem profite également à l'Église et à la France, qu'elle est en même temps une grande œuvre de religion et une grande œuvre de patriotisme.

I

Après les grandes fautes, les grandes expiations; après les grandes peines, les grandes consolations. C'est une loi du monde moral. La France catholique l'avait compris au lendemain de désastres peut-être sans pareils dans l'histoire de notre pays. Sous le coup de ces inoubliables calamités, on vit se produire un mouvement de foi et de prière qui restera l'honneur et la consolation de cette fin du ^{xix}^e siècle. Un de ces hommes d'État auxquels toute clairvoyance fait défaut dès qu'il s'agit des choses de la religion, avait dit : « Les pèlerinages ne sont plus dans nos mœurs. » Et voici que, déconcertant les calculs de la politique humaine, les pèlerinages allaient reprendre plus nombreux et plus fréquents que jamais, d'une extrémité de la France à l'autre. C'est d'abord chaque diocèse qui verra ses fidèles affluer vers les sanctuaires consacrés par des prodiges et par la tradition des âges. Puis, dépassant par une force d'attraction mer-

veilleuse les limites d'une région ou d'un pays, Paray-le-Monial, la Salette, Lourdes, Pontmain, vingt endroits divers formeront autant de centres de dévotion pour les pèlerins de la France et du monde entier. Enfin, pour achever ces démonstrations de la piété catholique, Rome, la ville des pontifes, le tombeau des apôtres, les catacombes témoins de l'héroïsme des premiers chrétiens, les basiliques élevées sur les ossements des martyrs, quelles stations de prières, quels foyers de lumière et de vie plus propres à ranimer la foi de nos contemporains, par l'éclat de leur enseignement et par la majesté de leurs souvenirs?

Nous avons donc inauguré une nouvelle ère de pèlerinages sous l'empire des causes que je viens de rappeler; encore tout émus de ces grandes et terribles leçons, nous avons repris le chemin des sanctuaires privilégiés du monde chrétien. Mais quoi, Mes Frères! Si vénérables et si augustes que puissent être ces lieux où la sainteté, la doctrine et le miracle resplendissent d'un si vif éclat, n'est-il pas une terre que nous appelons par excellence la Terre-Sainte, et dont le nom comme les souvenirs dominant toute l'histoire du genre humain? Pouvait-elle rester en dehors de ces

grandes manifestations de la foi? Ne devait-elle pas plutôt en être le terme et le couronnement? Jérusalem, Bethléem, Nazareth, le Jardin de l'agonie et la montagne de l'Ascension, le Calvaire et le Saint-Sépulcre, quels lieux de pèlerinage comparables à ceux-là? Où la prière sera-t-elle plus efficace, l'expiation plus féconde, la pénitence plus salutaire, la miséricorde plus abondante, le pardon plus large et plus tendre que sur cette terre trois fois bénie d'où le sang de la Rédemption a coulé sur le monde comme un principe de vie et de résurrection pour les individus et pour les peuples?

C'était donc une pensée éminemment heureuse que d'avoir fait revivre les pèlerinages en Terre-Sainte. Ai-je besoin de vous dire tout ce que ces voyages de dévotion ont fait de bien à ceux qui ont eu la force de les entreprendre et le bonheur de les achever? Quand vos prédicateurs veulent produire sur vos âmes une impression profonde, ils vous conduisent en esprit sur les bords du lac de Génésareth, auprès du puits de la Samaritaine, dans la maison de Béthanie, à l'entrée de Jéricho, sous le portique de Salomon, partout où Notre-Seigneur Jésus-Christ a laissé l'empreinte

de ses pas ; et certes, il suffit de jeter au milieu d'un religieux auditoire l'un de ces noms que nous avons appris à répéter depuis notre première enfance, pour faire tressaillir les cœurs. Dans la bouche du chrétien, la patrie future de nos âmes, c'est la Jérusalem céleste ; l'Église, nous l'appelons avec saint Jean la Jérusalem nouvelle descendue des cieux avec sa divine et incomparable parure. C'est à la Terre-Sainte, à son fleuve, à ses lacs, à ses déserts, à ses sommets sacrés, que nous empruntons le langage de nos deuils, de nos joies, de nos espérances. Tant il y a pour tout véritable chrétien de charme et d'attrait jusque dans le simple souvenir de ce petit coin du globe où se sont accomplis les plus grands événements de l'histoire des hommes !

Mais, voir et toucher de près ces choses, reconstituer, autant que les ravages du temps le permettent, ces scènes de l'Évangile à l'endroit même où elles se sont passées, baiser avec transport les vestiges de l'Homme-Dieu, fouler en pèlerin le sol où il marchait en compagnie de ses apôtres, suivre les traces de sa divine Mère, de Nazareth au Cénacle de Jérusalem, à travers la Galilée et la Judée et jusqu'en Égypte même,

comme on se le propose cette année ; pouvoir se dire, le regard fixé sur les saintes collines : Voilà ce mont des béatitudes d'où sont tombées les paroles qui ont changé la face du monde ; plus loin, ce Carmel encore tout rempli des souvenirs d'Élie et des prophètes, et ce Thabor, où la transfiguration du Sauveur a laissé entrevoir les splendeurs de l'éternelle félicité ; à quelques pas, ce mont des Oliviers où il aimait à prier, joignant l'exemple au plus salutaire des préceptes ; ici, enfin, cette voie douloureuse vers laquelle, depuis dix-huit siècles, des millions et des millions d'hommes n'ont cessé de tourner leurs yeux baignés de larmes : Ah ! dites-moi, peut-il y avoir ici-bas une source d'émotions plus vives et plus profondes ? Et comment les âmes ne sortiraient-elles pas de là saisies et touchées par la grâce, avec un regret plus sincère de leurs fautes et une confiance plus ferme dans leurs immortelles destinées ?

Et cependant là n'est pas, au point de vue religieux, toute l'importance de ces pèlerinages populaires à Jérusalem : vraies retraites spirituelles commencées en pleine mer et achevées en Terre-Sainte. En dirigeant vers le Saint-Sépulcre des

flots de pèlerins, prêtres et laïques, ces croisades de la prière et de la pénitence obtiennent un résultat plus vaste et plus général.

Il entraît dans les desseins de la divine Providence que la Terre-Sainte, comme le Sauveur lui-même, restât au milieu du monde un signe de contradiction : *Ecce positus est hic in signum cui contradicetur!* Tour à tour aux mains des infidèles ou redevenus pour un temps le patrimoine des chrétiens, les lieux sanctifiés par la présence visible de l'Homme-Dieu allaient être le théâtre de luttes qui devaient se prolonger jusqu'à nos jours. Est-il besoin, Mes Très Chers Frères, de rappeler les efforts incessants des Papes pour restituer à la chrétienté un héritage dont les Omar et les Saladin avaient fait la proie du mahométisme? Après l'incomparable élan des Croisades, il était permis d'espérer que le tombeau de Jésus-Christ resterait à jamais sous la garde des preux chevaliers accourus de toutes parts pour la délivrance des saints lieux. Tristes résultats des déchirements amenés par le schisme grec et par le protestantisme! Voilà bien des siècles que nos comtes d'Anjou, — je le rappelle non sans une légitime fierté, — que les Foulques

et les Baudouin déployaient les qualités de leur vaillante race sur le trône de Jérusalem, et grâce aux rivalités à jamais déplorables des princes et des peuples chrétiens, le Saint-Sépulcre, le Calvaire, les monuments de la Rédemption sont demeurés au pouvoir des successeurs de Mahomet. Encore si l'Église catholique occupait en ces lieux la situation privilégiée que l'histoire, à défaut de tout autre titre, que ses sacrifices tant de fois séculaires pour une si noble cause, sembleraient devoir lui assurer. Mais non, c'est à qui s'efforcera d'amoindrir son influence et sa part d'action. Arméniens, Coptes, Grecs schismatiques, Luthériens, Calvinistes, toutes les sectes dissidentes sont là, rivalisant d'ardeur pour empiéter sur ses droits, pour lui disputer sa place, et pour réunir contre elle toutes les forces que l'intrigue doublée de la violence a coutume d'opposer à l'incorruptible gardienne de la justice et de la vérité.

Paraissez donc, pèlerins catholiques de la Terre-Sainte, accourez en foule à Jérusalem, serrez vos rangs, grossissez vos phalanges sous l'étendard de la croix ; allez prêter aux fidèles de la Palestine l'appui moral de votre présence, de

vos exemples et plus encore de vos œuvres ; relevez leur courage, ranimez leur confiance ; aux pratiques bruyantes d'un culte tout à la surface, rongé d'ailleurs par la superstition et la vénalité, opposez l'édifiant spectacle d'une dévotion sincère ; continuez à mériter de la part des infidèles, frappés d'un tel contraste, cet éloge non suspect : Voilà au moins des chrétiens qui savent bien prier. Donnez la main à ces dignes fils de Saint-François d'Assise qui, depuis tant de siècles, ont conquis le titre glorieux de gardiens des Saints Lieux, au prix de la souffrance et du martyre ; montrez à tous ce que l'Église catholique sait inspirer à ses enfants de dévouement et de véritable piété. En travaillant pour sa cause, vous servirez en même temps les intérêts de la France ; car votre œuvre n'est pas seulement une grande œuvre religieuse, mais encore une grande œuvre nationale et patriotique.

II

C'est la gloire de la France que, toujours et partout, les intérêts religieux sont liés à sa propre grandeur. De l'Afrique aux Indes, du Tonkin à

Madagascar, chaque progrès de la foi tourne à l'avantage de notre patrie. Catholique et franc, ces deux mots sont restés synonymes sur les lèvres de l'habitant de Jérusalem comme dans la langue du Liban et de la Syrie. C'est l'œuvre des siècles, et, à moins de vouloir disparaître de la scène du monde, nous ne pouvons rien y changer. Nos révolutions intérieures ont beau passer sur tout cela, il y a là un héritage que nos gouvernements, quelles qu'en soient l'origine et la forme, sont obligés de se passer de main en main, sous peine de trahir la cause nationale. La France perdrait sa raison d'être, si elle venait à méconnaître cette loi fondamentale de son histoire. Heureuse condition d'un pays dont l'intérêt se confond avec le devoir, et qui trouve sa force dans ce qui doit faire son mérite, dans sa fidélité à l'appel de Dieu et dans son dévouement à l'Église.

J'ignore, Mes Frères, quelles destinées la divine Providence réserve à cette cité de David où, depuis les âges les plus reculés, l'on a vu se rencontrer toutes les grandeurs, toutes les gloires et toutes les désolations. Entre-t-il dans le plan divin que le berceau du christianisme se recouvre

jamais de nouvelles splendeurs, et que le cours des événements y ramène quelque jour la force et la vie après tant d'humiliations et tant d'abaissements ? C'est le secret de Dieu qui dispose en maître souverain des choses d'ici-bas. Mais ce qui ne saurait échapper à l'attention de personne et ce que l'on pourrait même appeler un signe de notre temps, c'est que sous l'impression des souvenirs du passé, et par je ne sais quel pressentiment de l'avenir, tous les peuples du monde tiennent à marquer leur place auprès du tombeau de Jésus-Christ. On dirait que, jusqu'aux musulmans eux-mêmes, ils mesurent leur dignité au rang qu'ils y occupent, tant est grande leur ardeur à s'y maintenir et à s'y fortifier. Voyez-vous, à côté du schisme grec, jusqu'ici prédominant, l'Angleterre et la Prusse y prendre pied avec leur semblant de hiérarchie, leurs écoles et leurs maisons hospitalières ? Voyez-vous la Russie couvrir Jérusalem d'établissements grandioses, et pour y accroître son prestige, envoyer chaque année six mille pèlerins pour la représenter auprès du Saint-Sépulcre ? Non, la Ville Sainte n'est pas sortie de la pensée du monde chrétien ; elle y demeure plus vivante que jamais.

Hier encore, la science européenne, rendant hommage à cette ville unique, centre moral de l'univers, et par où passe le premier méridien de l'histoire, méditait de la choisir comme point de départ pour la mesure universelle du temps et de l'espace. Il y a quarante ans à peine, il a suffi de quelques sanctuaires enlevés aux Latins par les Grecs, pour amener un choc formidable entre trois nations rivales, et l'ardeur de cette lutte terminée si glorieusement pour nous, sous les murs de Sébastopol, est venue témoigner que la question des Lieux-Saints n'a rien perdu, dans le monde moderne, de son importance et de sa grandeur.

Il y a donc là, Mes Frères, un intérêt français de premier ordre. Assurément, il serait injuste de prétendre que, avant nos grands pèlerinages de pénitence, et malgré quelques effacements trop certains, la France catholique n'était pas dignement représentée à Jérusalem et dans le reste de la Terre-Sainte. A l'ombre de la custodie franciscaine et du patriarchat latin rétabli par l'immortel Pie IX, on avait vu se former autour du Saint-Sépulcre une ceinture d'établissements que le drapeau national couvre de sa protection.

Sœurs de saint Joseph de l'Apparition, Dames de Sion et de Nazareth, Filles de la Charité, Carmélites, Clarisses, Religieuses du Saint-Rosaire et de Marie-Réparatrice, Dominicains, missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, Frères de la Doctrine Chrétienne, tous ces Ordres, toutes ces Congrégations qui sont l'honneur de notre pays, restent là désormais avec leurs monastères, leurs écoles, leurs asiles, leurs orphelinats, leurs dispensaires, leurs hôpitaux, comme autant de preuves vivantes de l'esprit de foi et de charité qui n'a pas cessé d'animer la France chrétienne. Prononcer les noms de Gounet, de Piellat et de la Tour d'Auvergne, c'est rappeler ce que la générosité des laïques a su ajouter au zèle sacerdotal des Ratisbonne, des Mathieu Lecomte et de tant d'autres saints prêtres, pour relever le prestige de leur patrie par des fondations dignes d'elle. Si donc les hauts faits de nos anciens Ordres militaires et hospitaliers ne sont plus que de lointains souvenirs, il est toujours vrai de dire que la France conserve à Jérusalem la place qui convient à sa mission d'Apôtre de la foi et de la civilisation chrétienne.

Mais toutes ces œuvres demandent à être sou-

tenues et encouragées. Or, quelle consolation et quelle force pour nos frères de Palestine, en face de compétitions rivales, que de voir chaque année cinq cents à mille pèlerins français faire leur entrée dans la Ville Sainte, précédés de la croix et du drapeau national, venant témoigner ainsi de la vitalité toujours puissante de notre pays ! Quel centre d'unité et d'action que cette vaste, je pourrais dire cette immense hôtellerie de Notre-Dame de France, résultat immédiat de nos pèlerinages et qui, bâtie sur l'emplacement même du camp des anciens croisés, va devenir pour tous nos établissements un point d'appui et une source de prospérité ! Oui, je comprends que nos agents consulaires, si zélés pour la défense de nos droits, saluent avec empressement l'arrivée de ces envoyés de la mère-patrie qui viennent seconder leurs efforts, et dont la seule présence suffit déjà pour les encourager au milieu de leurs luttes. Je comprends que des nations jalouses de notre influence s'émeuvent de voir ce mouvement de foi et de piété qui nous entraîne de plus en plus vers Jérusalem. Mais ce que je comprends mieux encore, c'est la merveilleuse efficacité de

ces croisades de pénitence et de prières pour le triomphe de l'Eglise et pour le salut de la France.

Ah ! je le sais bien, ce que nous disons là de cette vertu surnaturelle de la prière, appuyée sur la pénitence, ne paraît que de la folie à ceux qui s'arrêtent à la surface des événements, et n'en cherchent la cause que dans les calculs de l'intelligence, dans les ressorts de la volonté, dans le jeu des intérêts, dans le mouvement et le choc des passions. Mais nous, aux yeux de qui la foi entr'ouvre des horizons plus vastes et plus élevés, nous savons qu'il y a autre chose encore dans cette trame mystérieuse de l'histoire, qui se déroule à travers les siècles, et dont la Providence tient les fils ; nous comprenons ce mot de Ferdinand le Catholique s'écriant dans l'élan de sa foi : Je crains plus les prières d'une sainte qu'une armée de Maures ; nous comprenons le grand cardinal Ximenès jetant à travers le conseil des Espagnes cet autre mot de l'homme d'État : Prier, c'est encore gouverner ; nous savons, nous chrétiens, quelle grande place occupe la prière des justes dans le plan divin, ce qu'elle a d'action sur la vie des peuples et sur la destinée des

empire; nous savons que si les hommes s'agitent dans leurs desseins, le dernier mot en toutes choses est toujours à Dieu et à Dieu seul.

Priez donc pour l'Église et pour la France, pieux pèlerins de la Terre-Sainte, à la source même d'où la piété des chrétiens tire sa vertu surnaturelle et divine. Portez à Bethléem nos louanges et nos adorations. Portez à Nazareth les hommages et les supplications des petits, des humbles de la terre, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent à l'exemple de la Sainte Famille. Portez au Calvaire, avec nos tristesses de l'heure présente, nos repentirs et nos expiations. Portez au Saint-Sépulcre notre invincible espoir en Celui qui est la Résurrection et la Vie. Soyez notre voix auprès du divin Crucifié, soyez la voix de la France entière, implorant, à l'une des heures les plus critiques de son histoire, la grâce et la miséricorde.

Et vous, Mes Frères, à qui vos devoirs de famille ou tout autre motif ne permettent pas de prendre une part personnelle à cette grande œuvre religieuse et patriotique, unissez-vous d'intention au neuvième pèlerinage de pénitence qui se prépare pour le mois prochain. Envoyez

à Jérusalem, en votre lieu et place, des pèlerins chargés de déposer au pied de la Croix vos vœux et vos besoins, de prier pour vos enfants, pour vos familles, pour votre pays, pour vous-mêmes, et enfin, — car c'est là une des fins les plus touchantes de nos pèlerinages de pénitence, — d'appeler sur les âmes du Purgatoire le rafraîchissement, la lumière et la paix.

Jusqu'ici, grâce en grande partie à la générosité des fidèles, quinze cents prêtres et deux mille laïcs ont pu, en huit ans, remplir une mission pénible et où l'agrément n'entre pour rien. Mais, c'est par milliers que chaque année les catholiques français devraient se diriger vers la Terre-Sainte, au nom et pour le bien de leur patrie. N'oubliez pas, comme je le disais tout à l'heure, que, chaque année, sous les auspices de la famille impériale elle-même, six mille pèlerins russes vont porter au tombeau du Christ la foi et les hommages de leur pays, afin d'appeler sur lui la protection du Ciel. Et, si je sollicite vos offrandes dans un but pareil, c'est que nos pèlerinages de pénitence doivent avoir un caractère éminemment populaire, que les pauvres aussi bien que les riches sont appelés à y prendre part, eux pour

qui le divin Sauveur a eu ses plus vives tendresses.

Laissez-moi vous le dire en terminant, Mes Très Chers Frères, je ne connais pas, dans les circonstances présentes, d'œuvre plus importante que celle-là, au point de vue surnaturel et chrétien. Au XII^e et au XIII^e siècles, les croisades ont achevé de faire l'Europe chrétienne. Au XIX^e siècle, c'est avec d'autres armes, avec les armes de la foi, de la prière et de la pénitence, que ces croisades nouvelles ramèneront en Europe l'esprit de sacrifice et de dévouement, l'esprit de renoncement et d'abnégation, l'esprit de justice et de charité, cet esprit qui inspire les grandes pensées et qui féconde les entreprises généreuses : voilà pourquoi, reprenant la parole d'Urbain II au Concile de Clermont, j'ose répéter après lui, en montrant à la France catholique le chemin de Jérusalem, d'où est partie la Rédemption du genre humain :

Dieu le veut ! Dieu le veut !